

benedict anderson

les bannières de la révolte

*anarchisme, littérature et imaginaire anticolonial.
la naissance d'une autre mondialisation*

traduit de l'anglais par émilie l'hôte

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE
9 bis, rue abel-hovelacque
PARIS XIII^e
2009

Ouvrage initialement publié sous le titre *Under Three Flags. Anarchism and the Anticolonial Imagination*, aux éditions Verso en 2005.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site www.editionsladecouverte.fr, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-5330-2



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir du livre, tout particulièrement dans le domaine des sciences humaines et sociales, le développement massif du photocopillage. Nous rappelons donc qu'en application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute photocopie à usage collectif, intégrale ou partielle, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

- © Benedict Anderson, 2005.
- © Pour la traduction française, Éditions La Découverte, Paris, 2009.

« *It's a mutual, joint-stock world, in all meridians.
We cannibals must help these Christians*¹ » (Queequeg)

En hommage à Herman Melville
À la mémoire de Tsuchiya Kenji
Pour Kenichiro, Carol et Henry

1. « Ce monde, sous tous les méridiens, est une société anonyme de secours mutuel. Nous autres, cannibales, nous nous devons d'aider les chrétiens », Herman MELVILLE (trad. Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono, 1996), *Moby Dick*, Gallimard, Paris (N.d.T.).

Introduction

Si, à la saison sèche, on contemple le ciel des tropiques par une nuit sans lune, on peut y voir briller un tapis d'étoiles immobiles. Face à tant de calme et de beauté, on a peine à se rappeler la course effrénée de ces étoiles, lancées çà et là par la force impalpable de ces champs de gravitation qui ne sauraient exister sans elles. Autrefois, j'ai essayé de voir les nationalismes comme des constellations eux aussi, afin de relier nationalisme « japonais » et « hongrois », « vénézuélien » et « américain », « indonésien » et « suisse », alors que chacun brille à sa manière. Différent. Incontestable. Unique.

Alors que la nuit tombait sur Haïti la révolutionnaire, les troupes du général Leclerc – des Polonais atteints de fièvre jaune – que Napoléon avait envoyées pour rétablir l'esclavage entendirent leurs ennemis chanter au loin *La Marseillaise* et le « ça ira ! ». Ces airs de reproche les firent réagir et elles refusèrent de massacrer leurs prisonniers noirs¹. La pensée écossaise des Lumières eut une influence décisive sur la révolte anticoloniale aux États-Unis. Les mouvements nationalistes et indépendantistes d'Amérique latine n'auraient pas vu le jour sans la théorie politique des républicains et des progressistes. On a compris tour à tour le romantisme, la démocratie, l'idéalisme, le marxisme, l'anarchisme et même, plus tard, le fascisme comme des idées ou des théories capables de relier les nations entre elles d'un bout à l'autre du globe. Et ce nationalisme qui offrait tant de combinaisons put s'allier à tous les autres éléments de façon différente, à des époques différentes.

1. On trouve une description émouvante de cet événement dans C. L. R. JAMES, *The Black Jacobins*, édition révisée, Vintage Books, New York, 1989, p. 317-318.

Ce livre s'essaie donc à ce que Melville aurait pu appeler une sorte d'« astronomie politique ». Il tente de cartographier l'anarchisme et la force de gravitation qu'il exerça sur des nationalismes militants aux quatre coins de la planète. Après l'effondrement de la I^{re} Internationale et la mort de Marx en 1883, l'anarchisme, dans ses manifestations les plus variées, dominait une gauche radicale troublée dans son internationalisme. Ce mouvement avait certes inspiré la génération de Kropotkine, philosophe éloquent de vingt-deux ans le cadet de Marx, et de Malatesta, chef militant charismatique de trente-trois ans le cadet d'Engels. Mais les anarchistes avaient surtout choisi, malgré leur admiration pour Marx, de ne pas négliger les paysans et les travailleurs agricoles à une époque où l'on ne pouvait vraiment parler de prolétariat industriel qu'en Europe du Nord. Au nom de la liberté individuelle, ils accueillaient écrivains et artistes « bourgeois » pour qui les portes du marxisme institutionnel restaient alors fermées. Ils partageaient l'hostilité de Marx à l'égard de l'impérialisme, mais pas ses préjugés théoriques à l'égard des « petits » nationalismes, ceux qui naissaient par exemple dans les colonies et qui, pour lui, évoluaient « hors de l'Histoire ». Ce sont également les anarchistes qui tirèrent rapidement profit des vagues de migration transatlantique du moment. Malatesta passa quatre ans à Buenos Aires, chose inconcevable pour Marx ou Engels, qui n'avaient jamais quitté l'Europe de l'Ouest. Quant au 1^{er} Mai, il commémore l'exécution, en 1886 aux États-Unis, d'immigrants anarchistes et non marxistes.

Mais ce ne sont pas là les seules raisons pour lesquelles ce livre se concentre sur la fin du XIX^e siècle. En effet, ce n'est pas un hasard si la dernière insurrection nationaliste au Nouveau Monde, celle de Cuba en 1895, coïncide avec la première en Asie, aux Philippines, en 1896. Les relations entre Cuba et les Philippines, derniers vestiges importants de l'âge d'or de l'Empire colonial espagnol, allaient bien au-delà de récits historiques ou d'articles de journaux. Elles permirent d'ailleurs aux deux colonies de coordonner un temps leur action. C'était même la première fois dans l'histoire mondiale qu'une coordination intercontinentale de cette nature était possible. Mais, à quelques années d'intervalle, ces deux révoltes furent finalement écrasées avec la même barbarie par le prétendant au trône mondial. Notons que cette coordination se fit par le biais de « représentants » qui se retrouvaient le plus souvent à Paris, mais aussi à Hong Kong, Londres et New York. Les nationalistes chinois qui avaient accès à la presse suivaient avec enthousiasme les événements qui se déroulaient à Cuba et aux Philippines, ainsi que la guerre nationaliste des Boers contre l'impérialisme britannique, également connue des Philippins. Ils voulaient apprendre à

« faire » la révolution, en véritables militants anticolonialistes et anti-impérialistes. De leur côté, Philippins et Cubains trouvèrent leurs alliés les plus fidèles parmi les anarchistes français, espagnols, italiens, belges et britanniques, pour des raisons qui étaient souvent sans rapport avec les idéaux nationalistes.

Les deux décennies précédentes, témoins de ce qui pourrait s'appeler une « première mondialisation », avaient permis la coordination de ces réseaux. On développa ainsi rapidement le tout nouveau réseau télégraphique, notamment grâce à l'installation de câbles transatlantiques sous-marins. Cette technologie révolutionnaire fut très vite adoptée par les citoyens du monde entier. En 1903, le télégramme que Theodore Roosevelt s'envoya à lui-même fit le tour du monde en neuf minutes¹. En 1876, l'inauguration de l'Union postale universelle contribua largement à une circulation plus efficace des lettres, magazines, journaux, photographies et livres à travers le monde. Avec l'avènement des paquebots, on assista à des migrations sans précédent d'un État à l'autre, d'un empire ou d'un continent à l'autre. Un tissu de voies ferrées de plus en plus dense permettait de transporter des millions de personnes et de marchandises d'un bout à l'autre du pays ou de l'empire, ainsi que de relier les terres les plus reculées aux ports et à la capitale.

De 1815 à 1894, la paix régna dans le monde grâce aux élites conservatrices. La plupart des États, à l'exception du continent américain, avaient à leur tête une monarchie, absolue ou constitutionnelle. Les trois guerres les plus longues et les plus meurtrières de la période se déroulèrent à la périphérie du système mondial de l'époque : la guerre civile en Chine et aux États-Unis, la guerre de Crimée sur le littoral nord de la mer Noire et la lutte tragique du Paraguay contre ses puissants voisins dans les années 1860. Bismarck écrasa l'Empire austro-hongrois et la France en un tournemain et sans grandes pertes humaines. La supériorité industrielle, financière, scientifique et monétaire de l'Europe était telle qu'elle put étendre son empire en Asie, en Afrique et en Océanie sans rencontrer de véritable résistance armée, hormis la révolte des Cipayes en Inde. Même la circulation des capitaux entre les pays et les empires se déroulait sans véritable heurt.

Mais, dès le début des années 1880, les premières secousses annonçant le tremblement de terre de la Grande Guerre se firent sentir. Dans les vingt-cinq ans qui suivirent la mort du tsar Alexandre II, tué par la

1. On se mit à envoyer des photographies par télégraphe à la fin de la période couverte dans ce livre. En 1902, le scientifique allemand Alfred Korn ouvrit la voie et, dès 1911, des circuits photo relierent Londres, Paris et Berlin.

grenade d'un groupe révolutionnaire appelé la « Volonté du peuple » (*Narodnaia Volia*), on assista à l'assassinat d'un président français, d'un monarque italien, d'un roi portugais et de son héritier, d'un Premier ministre espagnol, de deux présidents des États-Unis, d'un roi grec, d'un roi serbe et de puissants hommes politiques conservateurs en Russie, en Irlande et au Japon. Sans compter les nombreuses tentatives d'*attentats*¹ qui se soldèrent par un échec. Si des anarchistes étaient à l'origine de cette vague spectaculaire d'assassinats, les nationalistes leur emboîtèrent rapidement le pas. En réaction à ces événements, on instaura le plus souvent des lois « antiterroristes » draconiennes, on procéda à des exécutions sommaires et la police (secrète ou non) comme l'armée eurent de plus en plus fréquemment recours à la torture. Ces premiers « attentats suicides » ciblaient un public large d'agences de presse, de journaux, de progressistes religieux ou encore d'organisations prolétariennes et paysannes à travers le monde.

Les rivalités impérialistes, qui, jusqu'en 1880, ne concernaient guère que le Royaume-Uni, la France et la Russie, commençaient à s'intensifier avec l'entrée en scène de l'Allemagne (en Afrique, en Asie du Nord-Est et en Océanie), des États-Unis (de l'autre côté du Pacifique et dans les Caraïbes), de l'Italie (en Afrique) et du Japon (en Asie de l'Est). De son côté, la résistance se modernisait et se montrait plus efficace. Dans les années 1890, le plus grand contingent armé jamais dépêché par l'Espagne dut traverser l'Atlantique pour tenter d'écraser l'insurrection cubaine lancée par José Martí. Aux Philippines, l'Espagne s'opposa à un soulèvement nationaliste sans pouvoir en venir à bout. En Afrique du Sud, les Boers ébranlèrent le vieil Empire britannique comme jamais auparavant.

C'est sur cette avant-scène que les acteurs principaux de ce livre vinrent jouer leurs rôles de nomades. Pour donner plus de force à cette description, disons que le lecteur va rencontrer des Italiens en Argentine, dans le New Jersey, en France et au Pays basque ; des Portoricains et des Cubains à Haïti, aux États-Unis, en France et aux Philippines ; des Espagnols à Cuba, en France, au Brésil et aux Philippines. Des Russes à Paris ; des Philippins en Belgique, en Autriche, au Japon, en France, à Hong Kong et en Grande-Bretagne ; des Japonais au Mexique, à San Francisco et à Manille ; des Allemands à Londres et en Océanie. Des Chinois aux Philippines et au Japon ; des Français en Argentine, en Espagne et en Éthiopie. Et j'en oublie sans doute.

1. Les mots étrangers (français, espagnol, allemand, tagalog, etc.) auxquels l'auteur a recours sont imprimés ici en italique (*N.d.T.*).

En principe, l'étude des rhizomes de ce vaste réseau pourrait débiter n'importe où : la Russie nous mènerait à Cuba, la Belgique en Éthiopie, Porto Rico en Chine. Elle démarre en fait aux Philippines pour deux bonnes raisons. Tout d'abord, je suis profondément attaché à ce pays et cela fait vingt ans que j'y reviens dans le cadre de mes recherches. Par ailleurs, c'est dans les années 1890 que ce pays, bien que situé à la périphérie du système mondial de l'époque, joua un rôle bref mais décisif, comme jamais par la suite. J'ai aussi dû tenir compte des ressources qui se trouvaient à ma disposition. Les trois hommes autour desquels cette histoire se déroule, tous nés à trois ou quatre années d'intervalle au début des années 1860, vivaient à une époque bénie, vierge de toute photocopieuse, fax ou Internet. C'étaient des auteurs prolifiques, qui laissèrent derrière eux force lettres, pamphlets, articles, essais et romans, rédigés à l'encre indélébile sur ce papier que l'on pensait alors presque éternel. Notons que les archives américaines n'acceptent plus aucun document photocopié à cause de leur faible durée de vie ; il en va de même pour les fichiers électroniques que la frénésie des innovations technologiques risque de bientôt rendre obsolètes.

Un livre qui voyage de Rio de Janeiro à Yokohama, Gand, Barcelone, Londres, Harar, Paris, Hong Kong, Smolensk, Chicago, Cadix, Port-au-Prince, Tampa, Naples, Manille, Litomerice, Cayo Hueso et Singapour se devait cependant de trouver son propre style, né de multiples combinaisons. Pour le comprendre, il faut revenir aux romans-feuilletons de Charles Dickens et Eugène Sue, puis, dans l'ordre chronologique, aux montages cinématographiques d'Eisenstein. C'est pourquoi il faudrait lire ce livre comme un film en noir et blanc ou comme un roman *manqué* dont la conclusion aurait échappé à son auteur à bout de souffle.

Mais la tâche du bon lecteur ne s'arrête pas là. À la fin du XIX^e siècle, il n'existait pas encore de « langue internationale », tel que cet anglais ingrat et appauvri pour les besoins du marché que nous connaissons aujourd'hui. Les Philippins écrivaient en allemand aux Autrichiens, en anglais aux Japonais, et correspondaient entre eux en français, en espagnol ou en tagalog. Leurs lettres contenaient également de nombreux passages en latin, dernière langue à allier beauté et internationalisme. Certains d'entre eux parlaient un peu russe, grec, italien, japonais et chinois. Aussi, s'il ne fallait que quelques minutes à un télégramme pour faire le tour du monde, seuls ces polyglottes parvenaient à communiquer de manière efficace car ils pratiquaient un internationalisme sans compromis. D'ailleurs, les membres de l'élite indigène des Philippines étaient étonnamment bien adaptés à ce monde de Babel. En privé, ils parlaient l'espagnol, la langue de leur ennemi politique, que moins de

5 % de la population du pays maîtrisaient. Et puisque même la majorité des Philippins ne comprenait rien au tagalog, la langue maternelle des habitants de Manille et de ses alentours, ils ne pouvaient *a fortiori* s'en servir pour communiquer avec l'étranger. De nombreux locuteurs d'autres langues régionales, comme le cebuano et l'ilocano, préféraient parler espagnol, même si, aux Philippines, cette langue était symbole d'élitisme, voire de collaboration. J'ai voulu immerger le lecteur dans ce monde polyglotte maintenant disparu, en citant autant que possible les différentes langues que ces hommes utilisaient pour communiquer entre eux et avec leurs correspondants étrangers. (C'est moi qui ai ensuite traduit tous ces passages, sauf mention contraire.)

Pour ce qui est de l'organisation de l'ouvrage, je me suis entièrement laissé guider par mon sujet et mes outils méthodologiques. Le livre s'ouvre de manière assez arbitraire sur le calme et l'isolement de Manille dans les années 1880, avant d'aller parcourir l'Europe, l'Amérique et l'Asie, pour se clore de manière encore plus arbitraire, sans véritablement « conclure ». Il trouve pour ainsi dire ses racines dans la biographie de trois patriotes philippins nés au début des années 1860 : José Rizal, romancier de génie, Isabelo de los Reyes, pionnier de l'anthropologie aux Philippines et journaliste d'opinion, et Mariano Ponce, organisateur du mouvement nationaliste philippin.

Les deux premiers chapitres offrent une étude comparée de deux ouvrages remarquables, *El folk-lore filipino* (Manille, 1887) de Reyes, et le fascinant *El Filibusterismo* (Gand, 1891), second roman de Rizal. On y découvre comment l'anthropologue utilise manifestement les travaux d'ethnologues et de folkloristes européens de l'époque, et les associe à ceux qu'il a lui-même effectués aux Philippines, pour finalement décrédibiliser les autorités coloniales religieuses et laïques de son pays. Le romancier, quant à lui, s'inspire avec exubérance de figures clés de l'avant-garde littéraire française, espagnole et hollandaise et devient ainsi le premier sujet colonial à produire un roman violemment anticolonial hors d'Europe.

Le chapitre suivant quitte le domaine de la critique littéraire dilettante pour celui de la politique. Il se concentre toujours sur *El Filibusterismo*, mais tente cette fois de l'expliquer à la lumière des lectures et des expériences de Rizal en Europe de 1882 à 1891, et des conséquences de la publication de son premier roman, *Noli me tangere*, qui fit de lui le symbole de la résistance anticoloniale aux Philippines, et lui valut l'hostilité de nombreuses personnes influentes du pays. Il traite également de l'intensification des conflits politiques entre militants philippins exilés en Espagne. Il faut dès lors comprendre *El Filibusterismo* comme une sorte de roman international, contrairement à *Noli me*

tangere. Parmi les personnages, on ne trouve plus seulement des Espagnols et leurs sujets coloniaux, mais également des nomades venus de France, de Chine, des États-Unis et même de Cuba, comme le suggèrent certains personnages. Au fil des pages, on voit se dessiner l'ombre de Bismarck en Europe et en Asie de l'Est, les innovations de l'industriel Alfred Nobel dans la fabrication des explosifs, le nihilisme en Russie ou encore l'anarchisme à Barcelone et en Andalousie.

Le quatrième chapitre se concentre sur les quatre dernières années de la vie de Rizal, de son retour au pays en 1891 à son exécution fin 1896. Il détaille surtout les transformations qui eurent lieu à Cuba et dans les communautés d'émigrés cubains en Floride et à New York. C'est ce qui permit non seulement à Martí d'orchestrer une insurrection révolutionnaire armée en 1895, mais également à ses successeurs de résister coûte que coûte au formidable détachement militaire chargé d'écraser leur révolte. Cette dernière fut lancée moins d'une semaine après la ratification du traité de Shimonoseki, à la suite de la victoire du Japon dans la guerre contre la Chine en 1895. Puisque Tokyo régnait dès lors sur Taiwan, le littoral nord de Luçon n'était plus qu'à une journée de bateau de la première puissance d'Asie. D'importantes sections du chapitre sont consacrées à Rizal et à sa tentative avortée de fonder une colonie philippine au nord-est de Bornéo, que certains voyaient comme la Tampa de l'Asie du Sud-Est, ainsi qu'à ses relations tendues avec le Katipunan, mouvement qui fut à l'origine d'un soulèvement armé contre le joug espagnol aux Philippines en 1896.

Le cinquième chapitre est sans doute le plus complexe. Deux mois avant le début de l'insurrection du Katipunan, l'attentat anarchiste le plus sanglant d'une longue série eut lieu dans une Barcelone en état de guerre. Le Premier ministre conservateur Cánovas instaura aussitôt la loi martiale dans la ville et multiplia les arrestations de militants de gauche, tout en autorisant les pratiques de torture les plus infâmes dans la forteresse lugubre de Montjuïc. Parmi les prisonniers se trouvait l'illustre anarchiste cubain d'origine créole Tárrida del Mármol. Une fois libre, ce dernier s'installa à Paris et se lança dans une intense croisade contre le régime de Cánovas, à grand renfort d'articles publiés dans *La Revue blanche*, qui était à l'époque la plus grande revue d'avant-garde française, si ce n'est mondiale. Tárrida, qui se mit à publier peu avant l'exécution de Rizal, y mettait en parallèle les vagues de répression féroce qui s'abattirent sur Cuba, Porto Rico, Barcelone et les Philippines. Cette croisade fit rapidement des émules dans la presse anarchiste européenne et transatlantique, et lui valut le soutien et la protection de nombreuses organisations et revues progressistes. Ses principaux alliés parisiens se nommaient Félix Fénéon et Georges

Clemenceau. Fénéon, tête pensante de *La Revue blanche*, était un brillant critique d'art et de théâtre, mais aussi un militant anarchiste anti-impérialiste, qui n'hésita pas à aller poser une bombe de ses propres mains. Clemenceau, maire de Montmartre pendant la Commune, était tout aussi engagé dans la lutte anti-impérialiste. Il s'était lié d'amitié avec de nombreux anarchistes alors sous les verrous, et se battait, en tant que journaliste et homme politique, pour les droits des travailleurs. Ces deux hommes jouèrent un rôle clé dans l'affaire Dreyfus, qui éclata au grand jour à l'automne 1897.

Ce chapitre s'intéresse ensuite à la toile de fond de l'assassinat de Cánovas le 9 août 1897 – signe avant-coureur de la chute de l'Empire espagnol l'année suivante – par un jeune anarchiste italien, Michele Angiolillo. C'est alors qu'entre en scène le docteur Ramón Betances, légendaire conspirateur portoricain qui œuvra pour l'indépendance des colonies antillaises et resta ennemi à la fois de l'Espagne et de ces États-Unis assoiffés de pouvoir. Si le docteur n'avait lui-même rien d'un anarchiste, c'est bien parmi eux qu'il comptait ses plus fervents alliés européens, en France et en Italie.

Les deux dernières parties du livre traitent d'Isabelo de los Reyes et des activités de Mariano Ponce, grand ami de Rizal. Ponce s'échappa d'Espagne à l'automne 1896 et devint rapidement un agent de propagande et de diplomatie pour le gouvernement révolutionnaire philippin, d'abord à Hong Kong, puis à Yokohama. Il est intéressant d'analyser sa correspondance avec des Philippins et de nombreux étrangers, à Mexico, à La Nouvelle-Orléans, à New York, à Barcelone, à Paris, à Londres, à Amsterdam, à Shanghai, à Tokyo et à Singapour, et de prendre la mesure de son influence, notamment au Japon et au sein de la communauté chinoise qui y vivait. Isabelo, quant à lui, fut emprisonné peu après l'insurrection du Katipunan et finit par être envoyé à Barcelone dans la prison de Montjuïc, où il rencontra des anarchistes catalans qui lui firent une très forte impression. C'est lui qui fit entrer les premiers exemplaires des œuvres de Kropotkine, Marx et Malatesta aux Philippines, lorsqu'il rentra à Manille pour affronter le nouveau régime colonial mis en place par les États-Unis. Il suivit les enseignements de ses camarades de cellule pour mettre en place le premier véritable syndicat actif aux Philippines.

Enfin, de nombreux éléments de ce livre font bien sûr écho à la période contemporaine. En effet, pendant la convention républicaine qui eut lieu à New York en 2004, sous la protection de plusieurs milliers de policiers et autres agents de sécurité, le chef de la police municipale expliqua aux journalistes qu'il ne craignait ni les communistes ni les islamistes fanatiques, mais les anarchistes. Presque au même

moment, on érigeait un monument à la mémoire des martyrs anarchistes de l'émeute de Haymarket à Chicago. Le *New York Times* nota avec suffisance qu'il avait fallu tout ce temps pour que la fièvre retombe et que cette inauguration puisse enfin avoir lieu. Une Amérique, des Amériques.